

Je crisse, tu décâlisses, etc

Le devoir de s'élever contre les raccourcis et contre la course aveugle vers les Résultats

Jean Pierre Girard

Volume 40, Number 1 (235), February 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. P. (1998). Je crisse, tu décâlisses, etc : le devoir de s'élever contre les raccourcis et contre la course aveugle vers les Résultats. *Liberté*, 40(1), 120–129.

En toute liberté

JEAN PIERRE GIRARD

JE CRISSE, TU DÉCÂLISSES, ETC.

Le devoir de s'élever contre les raccourcis et contre la course aveugle vers les Résultats

Ainsi, elle décrisserait ton char, tu câlisserais ton poing dans le mur, je crisserais mon camp, et un peu plus tard, calmés, peut-être décâlisserions-nous ensemble, ça ferait une belle télésérie d'ailleurs.

Dans un opus automnal d'*Au delà des apparences* (émission de madame Denise Bombardier), une jeune bachelière en droit, mademoiselle Isabelle Gélinas, soutenait qu'«inciter les étudiants à ne pas utiliser les sacres québécois est un déni de notre histoire». Elle défendait du même coup l'idée d'accueillir les jurons dans l'ordre normatif du langage (je crisse, tu crisses, il crisse, etc.). La demoiselle réagissait au désaccord d'une enseignante de Saint-Jérôme, madame Michèle Bourgon, à l'idée qu'un texte de Michel Tremblay fasse partie de l'examen du Ministère au collégial, parce que ça sacrait dans le texte.

De suite, puisqu'on fait cirque d'assez peu de chose dans ce pays, les avis se sont polarisés. Du nord, on a parlé de respect de soi, de précision de la pensée, de l'appauvrissement langagier comme d'un premier *trucks-stop* sur l'autoroute de l'enfer; *Vade retro, Satana*. Du sud, au contraire, on a dit pourquoi pas? On a appelé Deleuze (langue populaire, vernaculaire, mythique, etc.), on s'est emparé de cette autre occasion de défendre la langue d'ici, qu'elle soit reconnue, honorée pour ce qu'elle est,

toute cette poutine dans laquelle il est si simple de s'engluer, beaucoup de gens au-dessus du 45^e parallèle prenant décidément la langue pour un cheval.

Mais l'enjeu, je suis désolé, n'est ni au nord ni au sud.

La littérature n'est pas l'école...

Premièrement, redire ici que la *littérature n'est pas l'école*. Rien à voir, même. Madame de Saint-Jérôme et mademoiselle bachelière confondent. On *se sert de la littérature* pour enseigner la langue, mais ça ne fait pas d'elles des copines. L'esprit cartésien, déterministe et corporatiste, duquel la littérature est devenue le mulet, n'aide évidemment pas à clarifier cette soupe. Depuis que les députés savent compter, la littérature est le véhicule d'enseignement du français et de la grammaire, ce qui est déjà beaucoup la charger. Mais depuis peu (réforme du collégial), la voici le lieu des standards, des compétences, des mesures de plus en plus grillagées, quantifiables, vérifiables. En soi ce n'est pas un mal, la petite a le dos large, mais quand on y pense, on croit rêver. L'un des objets premiers de la littérature est précisément la découverte d'une voix, puis l'originalité d'une histoire, et ensuite peut-être l'éclatement d'une forme, donc une espèce de magnifique anarchie. La littérature pousse plus loin une norme admise, et elle ne possède aucune vertu pédagogique particulière — on pourrait enseigner l'accord du participe avec Darwin, Lévi-Strauss ou Stephen Hawking, même traduit. Quand on isole la littérature de la grammaire, on saisit d'ailleurs assez vite qu'elles empruntent le même bus pour aller à deux messes différentes, et que le travail de l'écrivain l'entraîne souvent à *rechercher la faute*. Dans une rue où la grammaire serait la police, la littérature serait la pute.

... et elle n'est pas un exemple à suivre non plus

L'écrivain ne sera donc jamais le sbire de Grevisse, et la littérature ne sera jamais un exemple à suivre. Ce n'est

pas là que se joue sa nécessité. Au milieu du millénaire, les premiers humanistes ont certes eu tendance à laisser les héros des histoires de fiction être récupérés comme des modèles de la vie privée par le lectorat. Le géant Gargantua frappait l'imagination et aidait à placer les assises d'une grande foi en l'Homme et en ses capacités, une foi qui étaya des audaces, des découvertes, des percées scientifiques déterminantes. Par contre, de nos jours, Rabelais mort, des étapes sont franchies, effacées, à laisser derrière, et semblable récupération serait une erreur à laquelle le littéraire de cette fin de siècle n'a en quelque sorte pas droit — même si le public cherche désespérément Dieu et réclame des héros. S'il possède encore une fonction dite sociale — mais c'est loin d'être sûr —, le littéraire doit s'opposer à cette mainmise du réel sur la fiction. (Et mainmise de la biographie sur la fiction, tiens, pour éclairer des exemples très récents.) Il devrait même, le littéraire, « s'élever contre le progrès du monde », soulignait Kundera dans *L'Art du roman*. C'est une question d'éthique, d'humilité aussi, et, par ricochet sans doute, d'hygiène. Il faut avoir le courage de laisser la fiction se déployer — et agir — dans les sentiers imprévisibles de l'invention, qui sont les siens. L'écrivain n'est pas maître du reste, y compris si la société décide de virer bourrique, de tourner le dos à l'invention au profit du réel, et ainsi de rayer l'une de ses deux nécessaires moitiés (l'imaginaire), tout en se gargarisant avec les biographies de Céline.

Cela dit, ne pas affranchir les étudiants au regard de cette différence entre l'école et la littérature est beaucoup plus grave que de mettre *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou* en épreuve synthèse.

S'opposer à une société de résultats

Mais la proposition de mademoiselle bachelière en droit m'effraie pour des raisons plus insidieuses. Car proposer l'accession du juron dans l'ordre normatif,

qu'est-ce que ça implique, qu'est-ce que ça sous-tend au juste? Si on arrive à oublier les effets immédiats, l'éclat, l'épate, eh bien, agir ainsi, c'est proposer le conceptuel et le raccourci comme des toujours mieux, des toujours préférables. Des valeurs sûres, donc, tout à fait dignes d'être poursuivies. Et d'autant plus dignes, ces valeurs, d'autant plus efficaces (nous vivons sous le règne de l'efficacité, rappelez-vous; de plus tordus diront: de l'efficacité) qu'elles seront spectaculaires et qu'on pourra s'en gausser. Très touchant de voir rougir mademoiselle Gélinas après avoir sacré devant un public qui manifestement goûtait le bon mot. Ça passe bien, sacrer; sur le coup ça fait soit drôle, soit très très sérieux; toujours un tabac. Madame Bombardier s'est d'ailleurs payé elle-même quelques petits *tabarnak* (elle prononçait *tabernakle*, au fait: très touchant aussi, entre le couvent et le clin d'œil au public). Et le public, bien sûr, de rire devant ce pétillant raccourci. Puisque sacrer en est un, raccourci. Sacrer ponctue, sacrer souligne, sacrer évoque un état d'âme ou de pensée sans le nommer. (Sacrer tient du reste davantage de la forme que du propos, ce qui ne veut pas dire, comme d'aucuns l'affirment, que moins on a de quoi à dire, plus on sacré. Il n'y a pas là de corollaire.)

Certes, donc, question effets, quand on sacré, torpilleur coulé.

Mais je ne parle pas, ici, de choix individuel ou d'effets immédiatement rentables; on n'est pas au Lido. Je parle de ce que nous lançons réellement comme message quand on propose le raccourci — indépendamment que ça crisse ou pas. (Et le message n'est pas toujours dans ce qu'on dit, on le sait: l'enfant casse une potiche; la maman ramasse en grommelant: «Pas grave, c'est pas grave...» *Double bind*. L'enfant apprend la véritable gravité, d'autant plus profonde que dissimulée. Et ce n'est pas le verbal qui porte le vrai message.)

Ce que nous lançons comme message, donc, quand

on propose le raccourci, c'est que la vie est une course, dépêche-toi de jouir, la fin justifie les moyens, tous les moyens sont bons pour arriver à des résultats, et tant mieux s'ils sont rapides, ces moyens.

C'est pernicieux jusqu'au fond de l'âme.

Standards ici, compétences là, ISO 9000, 10000, 20000, qualité totale, mort aux mouches, c'est très dangereux. Car s'il est à peu près normal pour un adolescent de focaliser uniquement sur un objectif, puis de nourrir les ersatz de pensée magique, de raccourci, de vouloir combler immédiatement un désir, d'être marqué pour la vie parce qu'il n'y parvient pas, ça devient socialement très risqué quand ce sont les adultes qui débarquent avec pareilles propositions, pareilles visions atrophiées du monde.

Les séquelles

Voyez la déception abyssale de l'étudiant qui pense au suicide parce qu'il a obtenu 51/100. Voyez, dans ses yeux, que cet étudiant-là ne frime pas, voyez son désarroi devant le choc, son incapacité à discerner le cataplasme qu'offre la durée, à inventer la fin de la douleur, à croire et à comprendre qu'avec le temps, va, tout s'en va. Et voyez son effroi quand le modèle proposé par sa société en est un de fuite en avant; raccourci sur raccourci, sauve-toi plus vite, petit, *La fin du monde est à sept heures*, d'ailleurs. Cet étudiant-là accumule les frustrations, et il évacue le problème sans l'avoir crevé. (Marc Labrèche possède un rôle sociologique, une sorte d'exutoire dont on discerne mal la nécessité.)

Vous croyez que c'est tordu? Que j'exagère? Eh bien, j'aimerais vous entendre épeler métamorphose, séquelle, conséquence ou incidence. J'aimerais prendre une bière avec vos enfants dans vingt ans, savoir s'ils vous en voudront beaucoup de ne pas leur avoir donné une structure, une forme, fût-ce afin de *s'élever contre* quelque

chose, s'opposer à quelque chose. Par une nuit sans lune, sur la mer étale, on accueille la lueur itérative du phare comme une bénédiction. Et bien sûr, qui se guide sur cette lueur, qui en bénéficie, a tout avantage à viser à côté.

Quoi qu'il en soit, si vous pensez que j'exagère, c'est que vous n'avez jamais eu un de ces étudiants dans votre bureau. Et l'important n'est pas seulement qu'il y en ait eu un ou douze. C'est aussi que dans la tête du professeur, ça brasse. Si un seul passait à l'acte ?

Quand un étudiant pareil aboutit devant vous, vous lui proposez doucement de ralentir, de s'attarder au paysage plutôt que de le traverser comme un plomb, vous l'assurez qu'à votre avis, sa société est un peu débile, qu'il existe une temporalité avant la fin de semaine dernière et après la fin de semaine prochaine, que le temps gagne même en qualité quand on l'étire, si, si. Vous voyez bien que le gosse fait des efforts pour comprendre de quoi vous parlez, mais il n'y arrive pas, il ne vous croit pas ; ce que vous dites ne correspond à rien chez lui. Vous laissez passer du temps et vous finissez par dénicher une blague pas trop moche à propos du Vésuve. Après un autre long silence, vous lui donnez rendez-vous pour le cours du lundi suivant, avec l'engagement ferme d'être à votre bureau une heure plus tôt, parce que vous avez un livre fantastique à lui prêter. Vous repartez ensuite chez vous dormir mal et vous rêvez à une société qui court après sa queue, qui favorise les raccourcis parce qu'ils sont plus payants plus vite, qui perd ses joueurs dans sa prodigieuse fuite en avant, et qui fait semblant d'ignorer qu'elle engendre elle-même les trois quarts de ses problèmes. Vous vous réveillez avant l'aube en pensant à la retraite de Mario Lemieux et à la nouvelle expansion dans la LNH. En voilà d'autres, confiez-vous à vos œufs, qui perdent leurs meilleurs en diluant le produit parce que trente concessions ce sera encore plus rentable, même s'il faudra engager des joueurs en bottines avec

des pics à foin pour accrocher mieux, retenir plus efficacement, empêcher de patiner, tout ça.

Et en enfilant votre tuque, vous vous dites que les liens que vous faites, le premier venu les dira arbitraires.

Prendre le temps de maîtriser une forme avant de la pervertir

Mais finalement, ultime avatar de la suggestion de mademoiselle bachelière, en proposant le raccourci comme autoroute privilégiée, on gomme surtout une nécessité profonde: celle d'acquérir une maîtrise au moins relative d'une forme, d'une structure, *avant* de chercher à la contourner, voire à la renverser. (Et cela, tout en reconnaissant que la réussite insigne d'un système se mesure ultimement à la liberté qu'il aura lui-même laissée à ceux qui voudraient le jeter bas.) En gommant cette nécessité, on fait fi du parcours, de la lenteur inhérente à tout apprentissage, et de sa difficulté aussi.

Il faut ralentir.

Pas *seulement* pour apprendre, mais *entre autres* pour apprendre.

Car apprendre n'est pas facile. Ça peut devenir agréable, mais ce ne sera jamais facile. Pédagogues, s'il vous plaît, descendez de la lune, vous allez tous les tuer. C'est à croire que la facilité elle-même est devenue une exigence, un résultat à atteindre, un standard.

Apprendre exige du temps, des efforts, de la difficulté aussi; ça fait partie du jeu. Et le maudit résultat ne doit pas nous aveugler. Car le parcours compte davantage que l'arrivée; l'espace à occuper en cours de route est plus déterminant que le résultat, beaucoup plus significatif. Et développer la curiosité du savoir, le plaisir du parcours, plutôt que l'appétit du résultat, prend beaucoup de temps. On n'apprend pas en criant lapin — pas plus qu'en criant câliss de lapin, d'ailleurs.

Il faut s'accorder le temps d'explorer une forme, se

donner la chance d'affronter la difficulté de la connaître, avant de prétendre la pervertir ou la détruire — ce qui restera toujours, je voudrais le répéter, la vertu ultime de tout système souple: permettre son propre dépassement par les êtres humains qui se frottent à lui.

Dans le cas qui nous occupe, cela devient: montre-moi que tu maîtrises un tant soit peu ta langue, et ensuite tu feras ce que tu veux avec elle.

Choix individuel et message transmis

Une fois chacun parvenu à cette maîtrise relative, précisément, ce qu'il fera relèvera d'un *choix individuel*.

Qu'on sacre ou non, par exemple, c'est une question de manière: l'inscription d'un individu dans le monde; comment il est vêtu, en quelque sorte, pagne ou cravate, ça n'enlèvera rien à sa vérité.

Ce n'est pas une histoire de spécificité d'un peuple.

Ce n'est pas une histoire de respect — de soi; des autres.

Ce n'est pas une histoire de classes sociales.

Ce n'est même pas, à l'extrême limite, une histoire de précisions supplémentaires dans l'ordre du langage ou de la pensée.

Ou alors c'est tout cela, mais dans un deuxième temps seulement. Ramener une discussion aussi fondatrice à des décisions individuelles, opposer Foglia à Larose, Georges Dor à Gabrielle Gourdeau, ou Pierre Falardeau à Edgar Fruitier, tiens, pendant qu'on rame, c'est lancer cette discussion au second barreau de l'échelle, c'est se demander ce qu'on fera avec nos économies (quand la majorité des gens se demandent plutôt s'ils réussiront à mettre de l'argent de côté), c'est déjà, donc, être élitiste. Car on parle ici d'individus qui ont fait des choix au regard de leur maîtrise du matériau. Tant mieux ou tant pis pour eux, mais ça n'a pas grand-chose à voir avec une démarche d'apprentissage, de tentative, de structuration d'une forme. (Et certes, l'écrivain qui enseigne porte forcément

deux vestes: c'est sa mare à lui, qu'il se débrouille. On peut du reste sacrer dans nos livres sans sacrer dans nos classes. Ou l'inverse. Ou pas du tout. Mais encore là, c'est une question de choix individuel: il n'y a pas de nécessairement bon ou de nécessairement mauvais. Il y a des idées, elles-mêmes largement tributaires d'une forme. Point.)

Les mots nous précèdent

Quoi qu'il en soit, les mots nous précèdent.

L'histoire de l'humanité est assise sur une lente et souvent pénible progression du langage, de la langue et des signes — vraiment pas des objets à déifier, mais plutôt des outils destinés à nous connaître un rien davantage, à nous nommer avec un peu plus de justesse. Les mots sont les charrues qui nous précèdent dans ces tentatives chaotiques de nous mieux définir, nous mieux ressentir, nous mieux comprendre. Adressez-vous à un enfant avec tel mot, sur tel ton, et vous lui ouvrez les portes d'un monde, sur la gauche. Utilisez tel autre mot, tel autre ton, et ce seront les portes d'un monde sur la droite que vous ouvrirez. Je ne juge ici ni la gauche ni la droite; je tente seulement d'éclairer la nécessité de ne pas faire fi de cette évidence: les mots nous précèdent. Ne jamais l'oublier, à plus forte raison quand nous pourrions être des exemples pour quelqu'un, et que c'est là une partie de notre rôle (c'est le cas pour l'enseignant; ce n'est pas le cas pour l'écrivain).

L'idée demeure que chaque individu a sans doute le devoir éthique, face à lui-même, d'acquérir les paramètres d'un langage qui lui permettra de se nommer avec le plus de clarté possible, le plus de vérité possible. La langue, en cela, n'est qu'un outil, mais c'en est un prodigieux.

Qu'on épouse spontanément l'idée de nous résumer le plus possible, d'être le plus conceptuels possible parce

qu'ainsi nous serions encore plus rapides, plus efficaces, plus efficients, plus ceci et plus tarlas, ça démontre brillamment à quel point nous sommes mal outillés pour évaluer non seulement nos gestes et nos paroles, mais également leurs séquelles, de même que l'influence que peut exercer sur nous une société aveuglée par les résultats-à-tout-prix.

Allez. Bonjour chez vous.